

Le cheval dans l'art de l'Afrique noire

par Rosine Lagier

Pendant plusieurs siècles, la mouche tsé-tsé fut la pire ennemie du cheval. Animal fort coûteux, il ne fut jamais utilisé comme animal de bât. Moyen de transport réservé aux rois et aux guerriers, il fut élément de commerce et de conquête avant de devenir l'élément noble de l'art africain.

■ Un peu d'histoire

Dès le IX^e siècle, l'empire de Ghana, comme celui de Ouagadougou, comptait une armée de dix mille cavaliers. Il en fut de même au Mali au XIII^e siècle. Toutes les royautes – Mossi, Ouolofs, Haoussa – ainsi que l'empire peul du Macina disposaient d'une cavalerie composée de chevaux arabes et de cavaliers lourdement armés de trois ou quatre dards, d'une sagaie, d'un cimeterre, d'un couteau à la mauresque et d'un bouclier rond. Dans certaines grandes ethnies des principautés Kotoko ou des rives du lac Tchad, lorsque le cheval du prince mourait, il était enterré comme toute noble personnalité, avec les honneurs. Ibn Battûta, voyageur chroniqueur du XVI^e siècle, raconte que *“dans le pays de Kubar, on fit entrer dans l'immense caveau la dépouille du roi mais, avec lui, ses chevaux...”*

Aujourd'hui, les cavaliers Moudangs parodent encore sur des chevaux harnachés de caparaçons rehaussés de motifs géométriques, le poitrail protégé d'un tablier de cuir clouté de cuivre et d'argent qui, initialement, devaient arrêter les flèches et javelines empoisonnées. La plus grande

réunion équestre d'Afrique reste le Fechiba, Festival culturel et hippique de Barani : un peu plus de cent chevaux et cavaliers s'y retrouvent après la Tabaski (fin du Ramadan) pour des joutes, courses et dressage. Cette coutume ancestrale d'allégeance au chef peul est une expression de paix et de coexistence pacifique entre populations agropastorales frontalières du Mali et du Burkina Faso.

■ Jusqu'à vingt-quatre esclaves pour un cheval !

Pendant des siècles, le cheval fut synonyme de conquête, de prestige et de pouvoir. Al Bakri, géographe et historien, écrit en 1068 : *“le roi du Ghana donnait audience en présence de dix chevaux caparaçonnés d'or pour rehausser son prestige.”* Ibn Battûta découvre lors d'un séjour au Mali, que *“dans la grande cour d'entrée du Mansa, la présence de son cheval atteste que le souverain est en son palais.”* Au Bornou, le souverain se réserve la propriété de tous les chevaux.

D'après Léon l'Africain, explorateur des XV^e - XVI^e siècles, *“pendant le règne d'Idriss Alaoua, le cheval est l'animal de guerre par excellence. C'est un signe de puissance. Pour en faire l'acquisition, l'esclave constitue la principale monnaie*

d'échange. La chasse à l'esclave est la principale cause des guerres dans ces contrées.” Toujours selon lui, au XVI^e siècle, il fallait 15 à 20 dinars pour acheter un esclave, 40 dinars pour un eunuque. En 1970, l'historien Raymond Mauny affirme dans son ouvrage *Les siècles obscurs de l'Afrique noire* que, sur la côte sénégalaise, il fallait échanger 7 à 15 esclaves pour un seul cheval ; au Bornou, il en fallait 15 à 20 ! Au Mali, un esclave un peu instruit se négociait l'équivalent de cent grammes d'or ; un cheval en valait quatre fois plus.

En Angola, au XVIII^e siècle les Portugais commercialisaient force queues de cheval très demandées par les nobles qui s'en servaient comme sceptres ou chasse-mouches : chaque queue s'échangeait volontiers contre deux esclaves. Dans de nombreuses ethnies, plus particulièrement chez les Akan et les populations du Grassland camerounais, les queues servaient à préparer des talismans que les chefs militaires emportaient à la guerre tandis que les chefs bamouns les arboraient pour asseoir leur autorité suprême.

En 1882, Samory Touré, dernier grand roi Mandé, achetait les chevaux de sa cavalerie, composée de 3 000 hommes, entre 8 et 24 esclaves, 10 en moyenne tandis qu'en pays Mossi, en cette fin



1907 :
 Chef abyssin de la suite
 de l'empereur Menelik II

du XIX^e siècle, on troquait un cheval contre 2 à 4 esclaves.

■ De la mythologie à l'art

Dans la mythologie et la cosmologie Dogon, le cheval est très présent, souvent associé au Hogon, chef politique et religieux représenté à cheval sur des bagues, dans des sculptures en bois ou encore dans des fontes à la cire perdue.

Chez les Ewe du Togo, les Fanti et les Ada du Ghana, on trouve des sculptures de génies divinatoires à cheval : les grandes mains du cavalier sont tendues vers l'avant et les doigts écartés témoignent d'un état de transe.

Pour les Senoufo et les populations apparentées, cheval et cavalier incarnent les esprits de la brousse et le noble animal se retrouve partout sculpté sur des objets rituels. Le Madeo porte souvent un chapeau, conique ou d'une autre forme, et tient une lance.

Chez les Mossi, la légende rapporte que Yennega, fille du roi Dagomba Negeda, élevée comme un garçon, en l'absence d'héritier mâle, fut emportée par sa fougueuse monture jusqu'au campement d'un chasseur d'éléphant. De leur union naquit

un fils nommé Ouedraogo, ce qui veut dire "étalon" en moré. De nos jours, dans les grandes manifestations publiques, le chef mossi se présente toujours à cheval. L'artisanat équestre de série y est très lucratif !

Dans la société d'initiation du Koré du peuple Bamana, le masque yoruba (masque cheval) et la canne à tête de cheval, appelés tous deux *Kore Duga* sont toujours utilisés.

Dans l'art africain, il existe peu de chevaux représentés seuls et peu de femmes à cheval, sauf chez les Senoufo de Côte d'Ivoire. Reconnaisables aux seins et à la coiffure un peu plus féminine, elles sont armées de sabre ou de lance.

En revanche, c'est à la fin de la période coloniale que le cheval a été introduit en pays lobi (Burkina Faso), pour les déplacements des officiers puis des administrateurs. Le cheval n'a donc jamais été reproduit dans la statuaire rituelle et il se trouve peu représenté sur des objets du quotidien.

De nos jours, il existe toujours des objets en fer utilisés dans la vie courante comme des piquets, des coupes, des épingles de coiffure, des lames, des serrures mais aussi des

sculptures sur bois pour des tam-tam, des sièges, des repose-têtes, des statuettes... Les chevaux de la folie appelés "Putchu Guinadj" - très petits cavaliers talismans que l'on trouve du bassin du lac Tchad à la ville de Maroua (Nord Cameroun) - sont encore utilisés comme remède pour lutter contre la possession et la démence par les peuples Kotoko, Foulbé, Guiziga, Kanouri, Mafa, Massa. Ils peuvent être fabriqués en bronze, en étain, en argent, en cuivre ou en fer.

L'artisanat équestre africain est d'une telle diversité, d'une telle richesse historique, culturelle, divinatoire, qu'il méritait que l'on s'y attarde un instant. ■

Cheval de pierre Kirsii, Kenya

